

Dies Irae

Benedetg Zumthor

Numéro 165, été 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Zumthor, B. (2020). Dies Irae. *Moebius*, (165), 91–94.

Dies Irae

Benedetg Zumthor

La faim me travaille comme si sa vie en dépendait. Lors d'épisodes de manque délirants, dans la lueur d'un espoir débridé, j'aspire à devenir un vieux fossile de chien gâteux et gâté, traînant avec lui sa peau dégueulasse, ses yeux crottés et coulant d'une matière brune et indélébile, la gueule dégoulinant de bave, claudiquant au bout d'une ficelle tenue du bout des doigts par quelque maîtresse bien parfumée. Je me vois entrer dans leur maison où les formes de mon corps retrouveraient leurs traces sur un lit, un fauteuil de cuir, une ottomane. Puis, dans une autre pièce, le son des croquettes dans la gamelle, mon nom dit tout haut. Mon appétit serait contrôlé avec discipline et tendresse.

Ces épisodes restent symptomatiques de la faim abyssale qui loge en moi comme un parasite génial. Une fois le moindrement rassasiée, un peu de cartilage grugé à même les os résiduels d'ordures de boucherie, quelques rongeurs attrapés au pied d'un arbre, je me dis que plus jamais je n'aurai ce type de pensées. Quelques jours plus tard, la carence en gras dans mon cerveau se manifeste, je retourne

à mes épisodes d'envie, et les pensées de domestication reviennent comme le seul remède, le dieu unique.

Je suis malade dans le fond de l'estomac du monde. Le parasite de la faim a, dès les premiers moments de ma vie, asséché le corps de ma mère. Sans scrupules, il s'y est pris par ma bouche sans dents. Puis il s'en est pris au portefeuille de mon père, l'a déforesté puis désertifié.

Une fois la maison vide, j'ai amorcé une longue quête extramurale d'entrées de fortune: des miettes, des rapt, des détrit, des cadavres. L'étrangeté de mes entrées a commencé à ruisseler à travers mes pores, créant une croûte comédienne protégée par une pellicule gluante. Lentement, une odeur caractéristique s'est dessinée dans l'air, une odeur épaisse conviant rage et répulsion: la mienne.

Une mère vomissant à l'odeur de son enfant, un père qui ne rentrera jamais du travail: j'ai vite compris le message. Congédiée, je m'en allai. Mais avant, je les aurais bien avalés tous deux, vivants, en décrochant ma mâchoire, comme un grand serpent.

Nous étions maintenant seules, ma faim, mon odeur et moi.

S'est amorcée ma lente transformation en chien errant et amer, réveillé chaque heure de la nuit par les bruits tonitruants de mes organes qui, dans leur langage secret, leurs craquements, leurs gargouillements, leurs cillements, parlent dans mon dos avec la nuit. Je hurle à la lune, incitant mes entrailles à se taire en leur flanquant quelques bons coups de poing de mes mains tachées d'ocre.

Heureusement, de petits moments de grâce transpercent ma vie de temps à autre. Je ne connais alors ni l'obsession de ma faim ni l'envie de domestication.

Dans ces moments prodigieux où mon esprit carbure à une colère divine, la lueur d'un autre type d'espoir m'envahit : je rêve du jour où, avec une autorité tout hérodiennne, j'irai manger vos chiens.

L'idée de leurs cris stridents de panique me transperce comme un éclair de réconfort. J'imagine une grande table antique en bois massif, parsemée de monumentaux candélabres d'argent médiévaux et de bouquets de fleurs cueillies le matin même sur un autre continent, sur laquelle sera servi un banquet pour moi seule. Ce banquet sera composé d'un bon bichon flambé sur la potence, de brochettes de chihuahua bien épicées, de boulettes de bassets accompagnées d'une sauce bordelaise, d'un haggis de corgi, d'une blanquette de caniche royal avec un bon chablis, d'un doberman bourguignon avec des petits légumes, d'un osso bucco de bouledogue, de sushis de shiba-inu avec leur sauce soya et leur petite boule de wasabi, de côtes levées de lévriers italiens, d'un roast de yorkshire, d'une tête de braque dans sa sauce chasseur, d'un gigot de boxer ficelé avec sa laisse, d'un carlin farci aux poignées de monnaie jetées en guise de bonjour, d'un juteux rosbif de golden retriever issu d'une bonne famille, d'un saint-bernard en crapaudine avec un tonnelet accroché au cou rempli de son bon sang chaud à la cannelle, d'un confit de cœur d'épagneul qui fait le beau dans sa glace d'humiliation, d'un tartare de dalmatien servi dans une assiette blanc et noir.

Une fois la race exterminée, j'irai chercher vos chats. Je mangerai leur chair, certes, et par souci éthique, ne perdrai rien de leur corps. J'abouteraï leurs peaux pour en faire une grande tente en forme de cathédrale. J'utiliserai leurs nerfs en guise de baguettes de plomb pour des vitraux sans

verre qui accueilleront le soleil du matin. J'assemblerai leurs os pour en faire les poutres, les solives, les colonnes, les pilastres et les contreforts qui tiennent la machine, et je les moudrai pour en faire le sable d'un mortier macabre, l'argile d'une brique qui cuirait au soleil, les agrégats d'un béton millénaire. L'autel de ma cathédrale sera garni d'une énigmatique couverture de sphinx.

Puis j'utiliserai leur fourrure pour en faire la literie himalayenne de mon lit princier, des tapis persans d'une grandeur décadente. J'utiliserai les restes de mon félinicide pour fabriquer des instruments de musique de mon invention dont moi seule connaîtrai les secrets des touches et qui résonneront dans tout mon État.

L'entreprise finie, mon armée enzymatique et moi viendrons ensuite à vous. Sans discrimination. Massacre des Innocents. Votre dieu le premier se terrera dans le fond de mon œsophage. Mes amygdales seront l'ultime portail que vous franchirez, et mon palais, le dernier palais. Vos devises resteront prises entre mes dents que je curerai avec vos matraques. Vos prières iront toutes mourir ensemble au creux de mes molaires cariées, vos larmes de miséricorde afflueront dans l'océan de mes viscères. Je rirai de votre sort, le menton dégoulinant de lave, et me rincerai la bouche au sein de la mer.

Puis, un jour de mai, ma faim semée, j'irais siester à l'ombre dans les sphaignes d'une tourbière mal aimée, et m'endormirai au seul son restant sur terre, celui du vent frappant l'hélice de mes oreilles.